

1. *Le judaïsme et les juifs*

La question que je vous pose aujourd'hui, ainsi qu'à moi-même, est la suivante : Quelle est la signification du judaïsme pour les juifs ?

Pourquoi nous disons-nous juifs ? Est-ce parce que nous le sommes ? Qu'est-ce que cela veut dire : nous sommes juifs ? Je ne viens pas vous parler d'une abstraction, mais de votre propre vie, de notre propre vie. Et non pas des mécanismes superficiels de cette vie, mais de ce qui en constitue la justification et l'essence.

Pourquoi nous disons-nous juifs ? Est-ce seulement parce que nos pères l'ont fait ? Par habitude héritée d'eux ? Ou bien exprimons-nous là notre propre réalité ?

Par habitude héritée ? La tradition est la plus noble des libertés pour la génération qui l'assume avec la conscience claire de sa signification, mais elle est aussi l'esclavage le plus misérable pour celui qui en recueille l'héritage par simple opiniâtreté et paresse d'esprit. Quel *sens* a pour nous cette tradition, ce nom, ce mot de ralliement, cet ordre de marche : Judaïsme ? Pour quelle sorte de communauté témoignons-nous lorsque nous nous déclarons juifs ? Que signifie ce voyage, notre voyage, à travers l'abîme... Sommes-nous en train de tomber, à travers l'espace nébuleux des millénaires, dans l'oubli, ou bien existe-t-il une force qui nous porte vers quelque accomplissement ? Que signifie notre désir de durer, non seulement en tant qu'êtres humains — esprit humain et semence humaine — mais encore, en dépit du temps et de ce temps particulier que nous vivons, en tant que juifs ?

Il se trouve dans le vaste magasin des théories toutes sortes de réponses séduisantes et commodes à la disposition des esprits subtils qui refusent de se compliquer le problème immédiat d'exister en s'attardant à considérer certaines questions trop longuement, et trop en profondeur. Nous disposons ici de ce genre de réponses, deux au choix : elles ont nom « religion » et « nationalité ». Mais selon nous, ces réponses ne sont rien d'autre que des questions déguisées.

Y a-t-il une religion juive ?

Je l'ai déjà dit, ce ne sont pas les formes extérieures de la vie que j'examine, mais la réalité intérieure. Le judaïsme n'a de sens pour le juif que dans la mesure où il existe en tant que réalité intérieure.

Existe-t-il une religiosité qui soit réellement juive en soi ? Non pas dogme ou norme, culte ou règle, mais une relation particulière à l'Absolu, vécue par des hommes d'aujourd'hui, que par sa nature il faille définir comme spécifiquement juive, et qui soit manifeste dans une communauté de juifs ?

Nous savons qu'il a réellement existé une religiosité juive. L'époque qui a vu Jacob lutter avec Dieu pour sa bénédiction, celle qui vit Moïse quitter ce monde dans un baiser de l'Eternel, l'époque du Christianisme primitif, âge assez audacieux pour élever à la dignité de Fils de Dieu l'homme parvenu à sa plénitude, l'époque tardive du Hassidisme, qui osa entreprendre de forger la destinée de Dieu sur la terre à travers l'existence et l'effort partagés des hommes, — ces époques ont connu une religiosité juive. Mais notre époque ? Où voyons-nous parmi les juifs la sainte ferveur qui les arracherait aux considérations et aux objectifs de la société pour les orienter vers une vie authentique, une vie qui témoigne de Dieu, et qui, vécue « en son nom », ferait de lui non plus une vérité abstraite, mais une réalité ? Assurément, il existe aujourd'hui une adhésion déclarée au judaïsme, ou plutôt toutes sortes d'adhésions : adhésion par fidélité, adhésion par orgueil, adhésion par inertie — comme celle de la pierre qui, lâchée dans l'espace, suit par nécessité sa trajectoire. Mais où y a-t-il *accomplissement* ? Où trouvons-nous une communauté où se manifeste, non pas la force d'inertie juive — ce que vous appelez « tradition » — non pas la faculté juive d'adaptation — ce judaïsme « purifié », c'est-à-dire « sans âme », d'un « humanitarisme » réhaussé de monothéisme — mais la religiosité juive dans son immédiateté, une conscience élémentale du divin ?

Considérée du point de vue de la réalité intérieure, la religiosité

juive est un souvenir, peut-être aussi un espoir, mais elle n'est pas parmi nous une présence.

D'après l'autre réponse à notre question, les juifs constitueraient une nation. Et de fait, il est certain qu'ils en sont une. De même qu'il existe, quant à la forme, une religion juive, il y a aussi, effectivement, une nationalité juive. Elle se manifeste dans la vie des juifs parmi les nations. Mais nous ne demandons pas quel est l'effet du judaïsme sur la personne des juifs, mais ce qu'est sa réalité. Comment l'existence nationale se traduit-elle dans ce cas précis ? L'attitude que le juif assume en face du monde non juif, qu'il subit et auquel il réagit, l'effet que ce monde a sur lui en tant que juif, ce qu'en tant que juif il en reçoit, et comment il assimile cet apport, tout cela peut avoir contribué à façonner sa nature au cours de soixante-dix générations, mais ne peut constituer un élément fondamental de son judaïsme intérieur. Ou alors, il ne serait juif que par défi, non en vertu de sa propre essence et de sa propre constitution, mais par décret des nations, et d'un signe de ces nations son judaïsme cesserait d'être une substance vivante, se réduirait à n'être que souffrance remémorée, image remémorée, comme les traces laissées sur notre visage par les années et le destin. Cela doit être autre chose : une réalité autonome. Qu'est-ce qui fait de l'appartenance à une nation une réalité autonome dans l'âme et la vie d'un homme ? Qu'est-ce qui lui fait ressentir cette réalité, non pas seulement autour de lui, mais en lui ?

L'individu adulte répète, à un plus haut niveau, un processus par lequel est déjà passé l'enfant. Celui-ci fait en premier lieu l'expérience du monde environnant, et ensuite, par degrés seulement, de son moi. Par degrés seulement il apprend à distinguer son corps comme ayant une existence séparée de la masse des objets à l'entour. Cette phase d'orientation de l'aperception se reproduit, en quelque sorte, selon un rythme identique, dans le processus ultérieur de l'orientation intellectuelle. Là, l'individu découvre, en premier lieu, le monde fluctuant des impressions et des influences, l'environnement, et ensuite, son propre moi, la substance durable au milieu du changement.

A l'origine, l'individu se trouve entouré d'un cosmos constitué à partir de ses impressions, le moi fournissant le point d'appui sensible. Au sein de ce cosmos, deux vastes secteurs lui sont présents avec une intensité particulière, du fait de la précision de leur contour et de leur intelligibilité : le pays natal, sa terre, son ciel, dans leur familiarité singularité, et le cercle humain qui se communique à lui, l'accueille et sollicite sa participation, à travers les

formes fondamentales de la relation sociale, la parole, les rudiments de l'activité, les usages. Sur ces trois constantes de l'expérience — environnement natal, langage, usages —, le sens de l'appartenance à une communauté se construit. Cette communauté est plus vaste que la communauté initiale de la famille, ou celle des amis, née du choix. L'individu se sent appartenir au groupe de ceux dont il partage l'expérience, et à ce stade il les perçoit, dans leur totalité, comme un peuple.

Beaucoup en restent là. Mais il nous faut nous pencher sur celui qui dépasse ce niveau. Celui-là est alors poussé en avant par un désir inné — qui s'émousse chez certains, mais, chez d'autres, mûrit et se développe — pour ce qui se perpétue, pour une substance durable, pour l'essence immortelle. Il découvre que non seulement existe une constance des aspects de l'expérience empirique, mais aussi une stabilité de l'existence, sur laquelle repose toute expérience. De même que l'enfant découvre en dernier lieu le moi de sa corporéité, l'adulte découvre enfin la substance durable de son esprit.

La découverte du moi a fait prendre à l'enfant conscience de ses limites dans l'espace ; l'adulte prend alors conscience du caractère illimité de sa personne dans le temps. Et tandis qu'il fait cette découverte, le désir de perpétuité dirige son regard au-delà des limites de sa propre vie. C'est l'époque de ces émotions pathétiques et silencieuses, uniques par l'étendue de leurs répercussions, et qui ne se reproduiront jamais avec la même intensité, pas même lorsqu'elles auront pris contour et clarté sous forme d'idée : immortalité de l'âme, immortalité des facultés, immortalité de l'œuvre et de l'acte. L'homme jeune qu'a parcouru le frisson de l'éternité reconnaît en son for intérieur qu'il existe une réalité durable. Il la ressent d'une manière à la fois plus directe et plus mystérieuse, avec cette innocence et cet étonnement qui accompagnent l'évidence lorsqu'elle est *contemplée* : à l'heure où il découvre la succession des générations, où il considère cette lignée des pères et des mères qui aboutit à lui, où il perçoit de quelle concentration d'individus, de quelle confluence de sang il est le produit, et quels cycles de procréations et d'engendremens l'ont appelé à la vie. Dans cette immortalité des générations, il reconnaît la communauté du sang, il les perçoit comme l'antériorité de son propre moi, et son prolongement dans le passé illimité. Et ce sentiment s'accompagne d'une autre découverte, à savoir que le sang est une force qui constitue nos racines et nous vivifie, que les couches les plus profondes de notre être sont déterminées

par lui, que notre pensée, notre volonté, lui doivent leur plus intime coloration. Et alors il découvre et éprouve ceci : le monde environnant est le monde des empreintes et des influences, alors que le sang est le domaine de la substance impressionnable et influençable, qui les absorbe et les assimile toutes en une forme qui lui est propre. Maintenant il se sent appartenir, non plus à la communauté de ceux qui partagent avec lui les éléments de l'expérience courante, mais à celle de ceux dont il partage la substance. Jadis il éprouvait un sentiment d'appartenance qui provenait de l'expérience extérieure. Désormais ce sentiment vient d'une expérience intérieure. Au premier stade, le peuple représentait pour lui le monde extérieur ; maintenant il représente l'âme. Il est pour lui cette communauté d'hommes qui ont été, sont et seront, cette communauté de disparus, de vivants et d'individus encore à naître, qui tous ensemble constituent une unité. Et c'est dans cette unité que son moi trouve son fondement, ce moi qui s'encastre dans cette grande chaîne, comme un maillon nécessaire et dont la place a été déterminée de toute éternité. Ce que tous les hommes de cette grande chaîne ont créé et créeront, il le ressent comme étant l'œuvre de sa propre singularité. Ce qu'ils ont vécu et sont destinés à vivre, il le ressent comme son destin le plus intime. Le passé de son peuple est un trésor de sa mémoire personnelle, l'avenir de son peuple, sa tâche personnelle. Le cheminement de son peuple lui enseigne à se comprendre lui-même et à se vouloir lui-même.

Cette insertion du moi dans la grande chaîne est la situation naturelle de l'individu dans sa relation avec son peuple, considérée du point de vue subjectif. Mais à la situation subjective naturelle ne correspond pas toujours une situation objective naturelle. Celle-ci existe lorsque le peuple auquel l'individu se sent appartenir au premier degré et celui auquel il se sent appartenir au second degré sont un seul et même peuple. Lorsque la communauté de ceux avec qui il partage les constantes de l'expérience et celle de ceux dont il partage la substance sont une seule et même communauté. Lorsque la patrie où il a grandi est aussi la patrie du sang. Lorsque la langue et les mœurs qui ont marqué sa croissance sont aussi la langue et les mœurs de ceux de son sang. Lorsque le peuple qui lui a transmis les formes de son expérience est aussi celui qui lui en transmet le contenu.

Cette situation objective naturelle n'existe pas dans la relation du juif, et particulièrement du juif occidental, à son pays. Tous les éléments qui pourraient constituer pour lui une nation, et

faire de cette nation une réalité, sont absents. Tous : terre, langue, manière de vivre. Ni le pays qu'il habite, dont la nature l'environne et pétrit sa sensibilité, ni la langue qu'il parle, et qui colore ses pensées, ni les coutumes auxquelles il a part et qui informent ses actions, aucun de ces éléments n'appartient à la communauté du sang. Le monde des constantes de l'expérience et celui de la substance sont dissociés. La substance ne se déploie pas devant lui dans le monde environnant, elle est refoulée dans une profonde solitude, et le seul aspect sous lequel elle se présente encore est celui de l'origine.

Et si la substance peut encore devenir une réalité pour le juif, cela est dû au fait que l'origine ne signifie pas seulement simple connexion avec un passé révolu, mais qu'elle a déposé en nous quelque chose qui ne nous quitte à aucune des heures de notre vie, qui en détermine chaque tonalité et chaque nuance, et marque de son empreinte tout ce que nous faisons et ce qui nous advient : le sang, le plus profond et le plus puissant substrat de l'âme.

Les forces qui sont à l'œuvre pour façonner une nature et une destinée humaine sont les dispositions intérieures et l'environnement : la faculté d'assimiler les impressions reçues et le matériau dont ces impressions sont faites. Mais la strate la plus profonde de la disposition intérieure, la strate sombre et dense qui détermine le type et la charpente de la personnalité, est ce que j'ai appelé le sang : ce quelque chose en nous qu'a déposé la chaîne des générations de nos pères et de nos mères, — leur caractère, leur destin, leur ouvrage, leur souffrance, cet héritage millénaire que nous apportons avec nous dans le monde. Il est nécessaire que nous, juifs, sachions ceci : ce n'est pas seulement le caractère de nos pères, mais aussi leur destin, leur misère, leur humiliation, c'est tout cela qui a façonné notre nature et nos dispositions. Nous devons le sentir et le savoir, de même que nous devons sentir et savoir qu'en nous vit la nature des prophètes, des psalmistes et des rois de Juda.

Chacun d'entre nous, pour peu qu'il soit capable de regarder en arrière et de scruter sa propre vie, reconnaîtra les traces de cette force. Quiconque veut bien être conscient de l'intense combat intérieur qui se livre en lui découvrira que vit encore en lui un élément dont le combat mené par les prophètes contre les appétits multiples et contradictoires qui déchiraient le peuple constitue l'image archétypale, au niveau national. Dans notre soif d'une vie pure et unifiée, nous entendons résonner l'appel de

cette voix qui naguère suscita le grand mouvement essénien et le Christianisme primitif. Mais nous percevrons aussi ce que la destinée de nos pères, a eu, pour nous, de dénaturant dans l'ironie du juif moderne, ironie enracinée dans le simple fait que, durant des siècles, nous n'avons jamais rendu le coup lorsqu'on nous frappait au visage. Au lieu de cela, inférieurs en nombre et en force, nous nous détournions, sourdement conscients de notre supériorité « intellectuelle ». Et cette intellectualité même, détachée de la vie, déséquilibrée, inorganique en quelque sorte, s'est nourrie du fait que, durant des millénaires, nous n'avons pas connu une vie saine, liée à la terre, déterminée par les rythmes de la nature.

A quoi nous sert de réaliser tout ceci ?

A ces heures immobiles entre toutes où nous scrutons l'ineffable, nous ressentons un schisme profond au sein de notre existence. Ce schisme nous paraîtra insurmontable aussi longtemps que nous n'aurons pas fait, de cette certitude que le sang constitue la force créative de notre vie, la part vivifiante de notre être. Pour atteindre l'unité depuis la division, il nous faut réfléchir à ce que signifie en nous ce sang, car, dans l'agitation de nos journées, nous ne percevons jamais que le monde autour de nous, et ses effets. Que notre regard, en ces heures recueillies, se fasse plus pénétrant : contemplons-nous, efforçons-nous de nous comprendre nous-mêmes. Ramenons notre vie en nos propres mains, comme on remonte un seau d'un puits. Rassemblons-la en nos mains comme on rassemble des grains épars. Nous devons nous décider, nous devons rétablir en nous un équilibre des forces.

Là où l'individu, dans sa relation à son peuple, bénéficie d'une situation objective naturelle, sa vie suit son cours dans l'harmonie et s'épanouit dans la sécurité. Lorsqu'une telle situation fait défaut, l'individu se fragmente. Plus il est lucide et sincère, plus grande d'autre part est son exigence de résolution et de clarté, plus le conflit est profond, plus irrémédiablement il se trouve confronté au choix entre le monde qui l'entoure et le monde intérieur, entre le monde des impressions et celui de la substance, entre le monde ambiant et le sang, entre la mémoire de sa durée de vie humaine et la mémoire des millénaires, entre les objectifs que lui propose la société et la tâche de réaliser sa propre vocation. Il faut faire un choix : cela ne signifie pas qu'il faille éliminer, abandonner, subjuguer l'un en fonction de l'autre. Ce serait un non-sens, par exemple, de vouloir se libérer de la culture ambiante, culture qui, au bout du compte,

a été assimilée par les forces les plus profondes de notre sang, et qui est devenue partie intégrante de nous-mêmes. Nous voulons et devons être conscients du fait que nous sommes un composé culturel, et ceci dans une acception du terme plus prégnante pour nous que pour aucun autre peuple. Cependant nous ne voulons pas être les esclaves de ce composé, mais les maîtres. Faire un choix signifie décider de ce à quoi revient la suprématie, de ce qui doit dominer, et de ce qui doit être dominé.

Voilà ce que j'aimerais appeler la question de la personne juive, base de toutes les questions juives ; la question que nous devons découvrir au fond de nous-mêmes, élucider au fond de nous-mêmes, résoudre au fond de nous-mêmes.

Il a été dit une fois — par Moritz Heinmann : « Ce qu'un juif abandonné sur l'île la plus solitaire, la plus inaccessible, considère encore comme étant « la question juive », cela seul l'est. » Cela seul, effectivement, l'est.

Mais celui qui, ayant à choisir entre le monde environnant et la substance, décide pour cette dernière, devra désormais puiser en lui-même la source de son judaïsme, vivre en juif avec toutes les contradictions, tout le tragique, toute la promesse d'accomplissement que porte ce sang.

Lorsque, à partir de la connaissance intime de ce que nous sommes, nous nous affirmons ainsi, lorsque nous avons dit « oui » à nous-mêmes et à notre existence de juifs dans son intégralité, alors nos sentiments cessent d'être des sentiments individuels, chaque individu parmi nous se sent être le peuple, chaque individu sent le peuple en lui. Et ainsi, nous ne considérerons plus le passé du judaïsme comme celui d'une communauté à laquelle nous appartenons mais nous y verrons notre propre histoire antérieure — chacun de nous, l'histoire antérieure de sa propre vie —, et nous discernons, autrement que nous n'en étions auparavant capables, notre chemin et notre destination. En même temps, nous prendrons conscience du présent. Tous ces hommes autour de nous, ces hommes misérables qui courbent l'échine et se traînent, colportant de village en village sans savoir de quoi la vie de demain sera faite, ni quel est leur but, ces masses assoupies, presque frappées d'hébétéude, embarquées à bord de navires dont elles ignorent la destination, nous ne les considérerons plus comme simplement nos frères et nos sœurs ; chacun d'entre nous, ayant trouvé en lui-même les racines de sa sécurité, pourra se dire : « ces hommes sont une part de moi-même. Ce n'est pas que je souffre avec eux : leur souffrance est *ma* souffrance ».

Et non seulement : « Je suis avec toute mon âme auprès de mon peuple », mais : « Mon âme, c'est mon peuple ». Et de la même manière, chacun de nous, ayant pris conscience de l'avenir du judaïsme, pourra se dire : Je veux continuer à vivre ; je veux mon avenir — une vie nouvelle, totale, pour moi-même, pour le peuple en moi, et pour moi-même au sein de mon peuple. Car le judaïsme n'a pas seulement un passé. En dépit de tout ce qu'il a créé, le judaïsme, je l'affirme, n'a pas seulement un passé, mais avant tout un avenir. Ma conviction est qu'en vérité le judaïsme n'a pas encore accompli son œuvre, et que les grandes forces qui animent ce peuple, le plus tragique et le plus mystérieux de tous, n'ont pas encore inscrit dans l'histoire de l'univers la part la plus profondément personnelle de leur message.

L'affirmation de soi comporte, pour le juif, son tragique et sa grandeur. Car lorsque nous nous affirmons nous-mêmes, nous ressentons, ainsi que je l'ai dit, cet état d'avilissement dont il nous faudra libérer les générations à venir. Mais nous sentons aussi qu'il existe en nous des choses non exprimées, et une puissance qui attend son heure. Assumer totalement dans sa propre vie le tragique et la grandeur qu'implique l'affirmation de soi, c'est cela, vivre en juif. Ce qui importe n'est pas la profession de foi, ni l'adhésion déclarée à tel mouvement ou telle idée, mais, pour celui qui a pris possession de ce qui constitue sa vérité, de la vivre, de se débarrasser des scories d'une règle étrangère, de trouver sa voie de la division à l'unité.

Etant enfant, il m'advint de lire un vieux conte juif, dont je ne pus comprendre le sens. Il ne disait rien d'autre que ceci : « Aux portes de Rome est assis un mendiant lépreux. Il attend. C'est le Messie ». J'allai alors trouver un vieil homme. « Qu'attend-il ? », lui demandai-je. Et le vieil homme me donna une réponse que je n'appris à comprendre que beaucoup plus tard. Il me dit : « Ce qu'il attend, c'est toi ».